

Un engagement

Kawkab al-Sharq, 9 mars 1933

J'avoue que rien ne m'effraie autant que l'approbation des gens à mon égard, rien ne m'inquiète autant que leur bonne opinion de moi. Car moi — Dieu m'en est témoin — je suis bien rarement satisfait de moi-même, ou disposé à penser du bien de moi ; et je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit quoi que ce soit, ou fait quoi que ce soit, sans croire que cela demeurerait en deçà de ce que j'aurais dû écrire, en deçà de ce que j'aurais dû faire, en deçà de ce qui devrait satisfaire ces amis — ceux que je connais et ceux que je ne connais pas — qui me font la grâce d'être contents de moi et de penser du bien de moi, tandis que moi-même, je suis incapable de croire ce jugement, ou de tenir cette approbation pour justifiée.

Il en a toujours été ainsi depuis que j'ai commencé à écrire, depuis que j'ai commencé à porter une part des charges de la vie publique, et il en sera, semble-t-il, toujours ainsi. Car j'ai dépassé ce stade de la vie où l'on peut encore réviser l'opinion que l'on a de soi-même, en penser du bien, et espérer pour elle croissance, progrès et perfectionnement.

Aussi ne sais-je comment je pourrai affronter ces amis qui, apprenant que j'écrirais pour al-Kawkab, en furent heureux, s'en réjouirent, certains même au point d'en être transportés de joie et d'allégresse. Non plus, en vérité, ne sais-je comment je pourrai affronter ceux qui me firent l'honneur de m'inviter à écrire pour al-Kawkab, et insistèrent auprès de moi avec une insistance toute d'affection et de bienveillance, souhaitant le bien, pour moi comme pour les lecteurs de ce que j'écrirai.

En vérité, je ne sais comment je pourrai affronter ni les uns ni les autres, tant je redoute de me révéler incapable de répondre à ce que les uns et les autres attendent de moi, ou d'accomplir, en peu ou en beaucoup, ce qu'ils espèrent. Et pourtant j'ai répondu avec gratitude à l'appel de ceux qui m'ont invité, et accepté avec joie l'approbation de ceux qui m'ont approuvé, et je me suis avancé vers les uns et les autres, confiant et serein dans la certitude que je n'ai pas encore atteint ce qu'ils espèrent et attendent de moi. Je ne faillirai donc pas à la sincérité la plus entière qui soit ; je ne me lasserai pas du conseil le plus complet qui soit ; je ne ménagerai nulle force que je possède, nul effort dont je sois capable — mais dépenserai tout cela, avec un jugement sincère, une résolution

ferme, un espoir vigoureux, dans la plus belle disposition qu'un homme puisse montrer pour affronter l'adversité et endurer la douleur, au service de ce pays affligé.

Et je ne crois pas qu'un Égyptien, en ces jours, possède quoi que ce soit qu'il puisse offrir à sa patrie de meilleur que la sincérité, le bon conseil, la résolution véritable, et une disposition sincère à affronter l'adversité. Si c'est là ce qu'attendent de moi les amis d'al-Kawkab et ses lecteurs, alors ils peuvent dès à présent être certains d'obtenir ce qu'ils veulent ; et s'ils attendent de moi autre chose, qu'ils me pardonnent de ne rien leur promettre de plus.

Et que peuvent donc offrir les hommes d'action à l'Égypte, en ces jours où les ailes ont été rognées, où les langues ont été liées au point qu'elles ne parlent plus qu'avec un calcul prudent, où les plumes ont été bridées au point qu'elles ne courent plus que dans une mesure stricte, où les gens se trouvent tellement resserrés qu'ils sont contraints de réfléchir, et longuement, avant de parler ou d'écrire, contraints de peser, et longuement, avant de se lancer dans quelque entreprise que ce soit ? Tout, autour de nous, s'est rétréci. Car le Cabinet, dès qu'il eut pris le pouvoir — ou dès qu'il eut simplement résolu de le prendre — découvrit que la Constitution était plus large qu'il ne convenait, et il la rétrécit, et le fit avec excès. Et à peine nous avait-il annoncé ce rétrécissement, nous prenant en main pour amoindrir nos esprits, raccourcir nos langues, brider nos plumes, et confiner nos espoirs, afin d'accorder notre vie à cette nouvelle Constitution, qu'il découvrit que cette même Constitution nouvelle nous garantissait encore plus de libertés qu'il ne convenait — et le voilà restreignant ces libertés, tantôt par diverses mesures législatives, tantôt par sa propre autorité administrative. Et le voilà qui se munit de balances d'une précision extrême, d'une délicatesse excessive, d'une sensibilité aiguë et perçante, pour mesurer par elles tout ce que nous voyons, disons et faisons, et pour nous tenir responsables de tout ce que lui, et lui seul, désapprouve en tout cela — non de ce que désapprouvent les mœurs, ni de ce que désapprouve la Constitution, ni même de ce que désapprouverait la démocratie la plus jalouse en fait de rigueur. Et voilà nos moindres déplacements, matin et soir, surveillés, observés, pesés, permis ou interdits. Et voilà nos paroles interprétées tantôt correctement, tantôt de travers. Et voilà nos pensées mêmes suspectées, et tout ce que nous faisons mal vu, et tout ce que nous refusons de faire bien vu. Et les semaines passent, et les mois passent, et le Cabinet découvre que même cette étroite enceinte dont il nous avait entourés,

dans laquelle il nous avait confinés, ne suffit pas — car nos esprits demeurent plus vastes encore que cette enceinte, et notre volonté demeure plus forte encore que l'autorité du Cabinet. Il faut donc, dès lors, rétrécir les esprits, affaiblir la volonté, dissoudre les résolutions. Et quel moyen plus proche d'y parvenir que de restreindre l'éducation, de la surveiller, et de lui imposer une tutelle sévère et étouffante dans toutes ses branches et toutes ses formes ? Que le Cabinet étende donc son autorité — ce qu'il a déjà fait — sur l'éducation ; qu'il la rassemble tout entière à lui, qu'il la confine tout entière entre ses mains, qu'il la comprime autant qu'il le peut, qu'il la saisisse par tous les moyens qu'il trouvera pour la saisir.

Voici des écoles qui échappaient jusque-là à son autorité — il faut donc qu'il les abrite sous son aile ; et voici des écoles libres où l'éducation pourrait trouver une latitude qu'il n'apprécie guère — pour celles-là, qu'il légifère pour les ramener à l'étroitesse qu'il souhaite. Et voici les fils du peuple qui affluent vers l'éducation en masse — qu'il prépare son arsenal pour résister à cet afflux dangereux. Et quoi de plus dangereux, pour une autorité telle que celle-là, qui ne veut souffrir nulle limite, que l'empressement des gens vers les branches supérieures de l'éducation ?

Voici le ministre de l'Instruction publique, annonçant devant la Chambre des députés qu'il faut nécessairement restreindre l'enseignement secondaire et supérieur, parce qu'ils produisent pour l'Égypte plus de jeunes gens instruits qu'il ne convient. Élargissons donc l'enseignement primaire pour combattre l'analphabétisme, et durcissons l'enseignement secondaire et supérieur pour réduire, en apparence, le nombre des chômeurs, et pour atténuer, en réalité, le danger qui pèse sur une autorité qui ne veut connaître nulle limite. Et abandonnons toute idée que l'éducation, sous toutes ses formes, soit un droit appartenant à tous également, que chacun peut rechercher quand il le veut et dans la mesure de ses capacités, sans autre limite que l'examen lui-même et l'aptitude à en porter le poids.

Oui — et abandonnons aussi toute idée que le véritable progrès d'une nation dépende de la diffusion d'une culture authentique, celle que les jeunes gens trouvent dans les écoles secondaires, dans les écoles supérieures et à l'université ; et que le véritable danger, le danger dénoncé, pour l'ordre social et politique à la fois, vienne précisément de l'excès dans la diffusion de l'enseignement obligatoire, joint à la négligence dans la diffusion de l'enseignement supérieur — car cette combinaison produit, dans tout pays, une armée de demi-instruits, de

tiers-instruits ou de quart-instruits, qui ne voient pas les choses telles qu'elles sont, ne les jugent pas comme elles devraient l'être, et pour qui cette dangereuse armée de demi-cultivés ne trouve jamais, parmi les véritables lettrés, de chefs habiles pour la détourner de l'excès et la conduire vers le progrès et le bien.

Abandonnons toute réflexion sur tout cela. Car il est quelque chose de plus important que tout cela, de plus grave de conséquence que tout cela : c'est que cette autorité sans limite puisse tout absorber, tout monopoliser, et diriger la nation là où elle-même le veut — non là où la mènent ses propres espoirs, ses intérêts, et ses idéaux les plus élevés dans la vie.

Tout, autour de nous, s'est rétréci, et il n'est pas étonnant que nous n'ayons pas progressé en cette époque où nous avons été soumis à cette autorité ; l'étonnant, c'est bien plutôt que nous n'ayons pas régressé, mais soyons restés là même où nous étions lorsque Dieu nous a gratifiés du Cabinet actuel. Il n'est pas étonnant que nos esprits ne se soient pas élargis davantage, que notre volonté ne se soit pas fortifiée davantage, que nous ne nous soyons pas frayé de nouvelles voies dans le savoir, la politique et les autres branches de la vie ; l'étonnant, c'est que nos esprits et nos volontés demeurent aussi vastes, aussi forts qu'ils l'ont toujours été, et que nous continuions à résister, victorieusement, à ces calamités diverses déchainées contre nous de toutes parts, nous barrant toute voie.

Oui — le meilleur que puisse offrir un Égyptien à sa patrie, en ces jours, n'est autre que la sincérité en parole et en acte, l'honnêteté du jugement, la fermeté de la résolution, la force de résister, et la disposition à endurer l'adversité. Car dans la lutte qui nous oppose aux événements qui nous assaillent, si longue ou si courte soit-elle, la victoire n'appartient qu'à l'homme à la volonté forte, à la résolution inébranlable, et à la force de résister.

Et je fais le serment, à ceux qui me liront, d'être, en tout cela, tel qu'ils le souhaitent ; et je ne crois pas pouvoir les remercier de leur accueil, de la bienveillance de leur réception, mieux qu'en leur faisant, sur moi-même, cet engagement.